

Comme hier soir, nous reprenons le bout de la rue de l'Akanyaru qui conduit sur l'avenue des Grands Lacs. Aucun mouvement, si ce n'est une garde renforcée de soldats belges devant la résidence de leur Ambassadeur. Nous prenons à droite, en convoi, une nouvelle fois drapé de blanc pour emprunter l'avenue de Kiyovu. Nous dépassons le restaurant « Le Petit Kigali », où régulièrement le dimanche nous allions déjeuner d'une pizza ou d'une spécialité italienne. L'avenue de Kiyovu qui descend jusqu'à l'École Française est vide dans son premier tiers. Nous croisons un véhicule léger conduit par des paras français qui se rendent très probablement à l'Ambassade. Vers le bas de l'avenue, l'animation est plus grande et, sur le parking, un groupe de soldats en faction essaie de canaliser l'arrivée des véhicules qui sont de plus en plus nombreux.

Sur ce parking, les véhicules s'agglutinent constituant là, certainement, le plus beau parc automobile du pays. Vision charmée de berlines, de véhicules tout terrain, d'engins de tailles différentes, dont les flancs portent parfois le nom du projet auquel appartient l'automobile : « projet Kigali Nord », « projet Lecture Publique », « sauvegarde des gorilles »..., et dont les occupants une fois descendus remettent les clés aux militaires français.

Avec Jean-Paul, nous devons loger chez Jean que je n'ai pas vu depuis mercredi en quittant le bureau que nous partageons. Médecin militaire comme moi, il habite juste derrière l'école. Je repars presque aussitôt avec Jean-Paul pour rejoindre la maison de mon confrère en remontant l'avenue par laquelle nous venons d'arriver. Puis après deux cents mètres, sur la gauche, il faut prendre la rue de Masaka, une piste quelque peu défoncée.

Nous garons la Renault 21 blanche appartenant au Projet sur la pelouse de la villa. Une fois mes maigres bagages déposés, je rejoins par la clôture qui la surplombe l'école où se regroupent les arrivants. Coupé de tout contact visuel et physique avec l'extérieur du village depuis le début de ces événements, le rassemblement à l'école française Antoine de Saint-Exupéry, est enfin

l'occasion pour moi de retrouver les connaissances dispersées dans la ville. Chacun se rassure en confrontant avec d'autres les moments récents durement vécus.

La cour de récréation où il y a quelques jours encore jouaient des enfants est encombrée de personnes en attente d'être embarquées dans des camions pour l'aéroport. Maintenant, les bérets rouges remplacent nos chères têtes blondes.

L'opération Amaryllis vient de commencer.

L'école ressemble à une ruche. Les noms des listes d'appel sont régulièrement clamés dans la cour de récréation devant des groupes rassemblés. Le directeur de l'école est en relation constante avec le Poste de Commandement de l'Ambassade où se trouve le commandant de l'Opération. Les militaires français qui assurent la protection de ce lieu de rassemblement et de ces abords sont discrètement déployés, mais leur armement témoigne de la détermination affichée de défendre les évacuations contre des exactions toujours possibles. Les portables de phonie sont nombreux. Des convois de véhicules arrivent de la ville et continuent de décharger des familles avec leurs seules valises pour fortune, au pied des escaliers encombrés de l'école. Sous le préau de gymnastique, les bagages sont parqués dans un alignement presque esthétiquement parfait. Les noria de camions partent avec leur chargement de ressortissants, sous bonne garde, pour rejoindre des Transall qui attendent à l'aéroport. Dans les classes désaffectées de leurs élèves, des mères installent leurs enfants sur des matelas pour un bref repos avant le départ vers les avions. Les couloirs de l'école bourdonnent d'une activité incessante.

Des batteries Milan ont été installées. Des tireurs d'élite avec leurs fusils de précision veillent sur une menace toujours présente, et assurent une protection maximale du site. La colline de Mburabuturo, face à l'école, est étroitement surveillée aux jumelles. Il y a quelques temps encore les étudiants de la Faculté

de Droit en descendaient pour rejoindre l'avenue derrière le Cercle Sportif.

Le médecin des armées du 3ème RPIMA auquel je me présente afin de savoir en quoi je peux lui être utile, a disposé son poste de secours avancé dans la bibliothèque de l'école. Les tables de lecture sont utilisées pour accueillir par spécialité les matériels médicaux : table de réanimation avec solutés, table de pansements. D'autres tables sont couvertes de médicaments prêts à l'usage : antalgiques, antibiotiques... Repoussé contre les murs de cette salle de lecture, un chapelet de chaises à l'entrée attend des consultants. Assise sur l'une d'elles, une femme au visage pâli par la fatigue des heures traversées, le regard lointain, reste impassiblement immobile devant l'infirmier qui l'interroge. Dans un coin de la pièce, deux matelas en mousse ont été installés derrière un paravent pour permettre aux patients de s'allonger si nécessaire. Les cantines réglementaires aux caractéristiques bandes de couleur latérales les différenciant selon leur contenu ont été soigneusement rangées sous les fenêtres. Il règne dans cette pièce une atmosphère curieuse devant ce déploiement médical à la fois rassurant et inquiétant. Inquiétude de l'arrivée de possibles blessés à conditionner avant leur acheminement vers l'aéroport Grégoire Kayinbanda où une antenne chirurgicale aérotransportable a été déployée. Mais assurance que si des soins de réanimation sont nécessaires, ils pourront être réalisés dans d'excellentes conditions techniques. Mon jeune confrère, à ma question lui demandant si des matériels supplémentaires pourraient lui être nécessaires dans son poste de secours, me répond avec pertinence qu'il n'y a jamais assez de solutés de remplissage en cas d'afflux massif de blessés. Mais, jusqu'alors, aucun blessé sérieux n'est heureusement à déplorer parmi les expatriés que l'on évacue.

Dehors, les bandes rwandaises assassines qui se partagent les collines, s'en prennent à leurs propres populations sans trop se

soucier des blancs qui fuient. Les Belges sont tout de même plus menacés, et leurs morts sont déjà suffisamment importants pour illustrer avec brutalité cette réalité. Pour l'instant, l'activité de ce centre de soin avancé est heureusement limitée à la prise en charge de quelques crises de pleurs, de malaise sans gravité. Mais l'accompagnement psychologique des ressortissants n'est pas sans importance, et l'équipe médicale sur place s'y emploie avec le même désir de soulager la douleur morale que s'il s'agissait d'un blessé physique grave.

En sortant de cette ancienne bibliothèque rebaptisée, je croise Jean-Luc, le médecin du centre médico-social (CMS). Celui qui, mercredi soir, m'avait téléphoné le premier. Nous sommes heureux de nous revoir, et sans effusion, nous le manifestons. Il doit partir cet après-midi dans un prochain convoi, et transiter par Bangui. Un membre du Comité International de la Croix-Rouge doit lui confier en fin de matinée un nouveau-né prématuré qu'il doit convoier jusqu'en Centrafrique. C'est Marie-France, la fille d'un chercheur d'or bien connu du pays. Il me décrit le nouveau-né comme une petite crevette, qu'il suit à l'hôpital de Kigali depuis sa naissance avancée dans le temps. Il a hâte de la récupérer car depuis son arrivée au monde, il veille sur elle.

Je lui demande si son centre médical possède quelques médicaments spécifiques qui pourraient être utiles pour le poste de secours mis en place à l'école.

« Mais, tu peux prendre tout ce que tu veux, me répond-il. Tu sais, tout le matériel et les médicaments risquent d'être pillés après notre départ. Alors autant qu'ils soient ici et utiles. »

Aussitôt, nous décidons par un chemin traversant les villas qui jouxtent l'école d'organiser le rapatriement vers l'infirmier de tout le matériel du CMS. Didier, le pharmacien de Ruhengeri, met la main à la pâte. Deux à trois paires de bras supplémentaires suffisent à acheminer rapidement pieds de perfusion, cartons de solutés et de médicaments vers la bibliothèque qui a changé d'affectation.